

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50, -
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÆ.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE Gravures: Louis XVI à Versailles pendant les Journées des 5 et 6 Octobre, d'après M. G. Benezur. - La Fête de Madame, d'après M. L. Knaus. - L'Absent, d'après M. Burek-Lajos. - La Truite.

TEXTE: Nos Gravures. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Un Acte officiel sur les Droits féodaux en Belgique en 1784. - Littérature orientale. Un Drame Indien. - Un Substituant. - Trompé, mais fidèle. Nouvelle. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 45.

— 9°. ANNÉE. —

13 Septembre 1879.

NOS GRAVURES.

LOUIS XVI A VERSAILLES PENDANT LES JOURNÉES DES 5 ET 6 OCTOBRE.

Cette gravure représente le roi de France, Louis XVI, dans une salle du palais de Versailles, entouré de toute sa famille, et écoutant

les bruits lugubres et les clameurs sanguinaires de ce terrible soulèvement du peuple parisien, pendant les journées des 5 et 6 octobre 1789, pour le forcer à revenir à Paris.

La famine régnait dans la capitale, comme dans presque toute la France. Les ennemis de la royauté s'en allaient répétant partout que c'était la cour de Versailles qui voulait affamer Paris, pour mieux réduire la ville rebelle et arrêter ainsi la marche de la Révolution.

Cela se propageait dans tous les faubourgs, et le peuple, surexcité, voulut à toute force que le roi revînt à Paris avec toute sa famille, croyant ainsi y ramener la prospérité et mettre fin à la disette.

Le lundi, 5 octobre, une troupe de femmes se répand dans la ville en criant: „Du pain! du pain!” Une foule d'hommes se joint à elles; et cette troupe, armée de haches, de sabres, de piques, et grossissant sans cesse,



LOUIS XVI A VERSAILLES PENDANT LES JOURNÉES DES 5 ET 6 OCTOBRE, D'APRÈS M. G. BENZUR.

prend, au nombre de sept à huit mille personnes, la route de Versailles.

Louis XVI, prévenu de l'invasion parisienne, était en proie à l'irrésolution.

— Je ne veux pas qu'un seul homme périsse pour ma cause! répétait-il à ceux qui lui conseillaient de repousser la force par la force.

Pendant ce temps, l'émeute arrivait sous les murs du château, ébranlant les airs de mille clameurs sinistres.

— Mort à l'Autrichienne! hurlait-on, c'est

elle qui nous fait mourir de faim. Nous apporterons sa tête à Paris!

Tout le palais était en proie aux alarmes les plus vives. Le roi avait défendu aux gardes du corps de faire usage de leurs armes; et la garde nationale, commandée par La Fayette, et qui, au reste, n'était nullement bien disposée en faveur de Louis, n'arrivait pas!

Enfin La Fayette arrive à onze heures du soir, se présente au souverain et le supplie de s'en rapporter entièrement à lui; puis le général, brisé de fatigue, commit la faute d'aller prendre quelque repos chez un de ses parents. Ce sommeil lui a été reproché, car l'ennemi veillait, et tout autour du palais rôdaient des bandes féroces.

Vers cinq heures du matin, ces bandes se ruent sur les grilles restées ouvertes et remplissent la cour du château; plusieurs gardes du corps, fidèles à l'ordre de ne pas se servir de leurs armes, sont massacrés. Les envahisseurs cherchaient la Reine.

— Où est l'Autrichienne, que nous lui coupions la tête? vociféraient-ils.

Mais Marie-Antoinette, avec toute la famille royale, s'était réfugiée auprès de son époux, et là, tous, la terreur et l'épouvante dans l'âme, attendaient la fin de ce lugubre drame.

L'agitation croissait sans cesse; tout le monde voulait que le roi vint à Paris.

— A Paris! à Paris! criaient des milliers de voix, au milieu d'un tumulte indescriptible.

Louis XVI apparut alors à son balcon, fit un signe de consentement, et les cris répétés de „Vive le Roi!” retentirent dans les airs. Quand le silence se fut un peu rétabli, il dit d'une voix ferme:

— J'irai à Paris; j'irai avec ma femme et mes enfants.

On pressa le départ; et le malheureux monarque dut pour toujours s'arracher à ce palais sans égal dans le monde, à ces jardins si riants et si splendides.

Les femmes du peuple, pendant le trajet, se croyant sûres d'avoir désormais du bon pain et à bon marché, disaient:

— Nous amenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron.

Et c'est ainsi que Louis XVI fut conduit captif au palais des Tuileries, d'où il ne devait plus sortir que pour aller de la prison du Temple à l'échafaud.

LA FÊTE DE MADAME.

C'est aujourd'hui la fête de Madame; et cette bonne dame s'est toujours montrée si pleine de douceur et de bienveillance pour sa servante, que celle-ci profite de cette occasion pour lui témoigner toute sa reconnaissance et tout son attachement.

A cet effet, elle a écrit à son père, fermier des Flandres, de lui envoyer pour tel jour la plus belle oie de son troupeau et les plus belles fleurs de son jardin.

Le présent destiné à Madame est arrivé le matin même de ce jour mémorable, et nous voyons la jeune fille, parée de ses habits de dimanche, se diriger d'un pas leste, la joie dans le cœur, le sourire aux lèvres et les précieux cadeaux dans les mains, vers la chambre de sa maîtresse, qui, en ce moment, reçoit les souhaits et les hommages de ses enfants et de ses amies.

Cet humble présent, venant d'un cœur simple et plein de reconnaissance, lui causera plus de plaisir que tous ces dons, que beaucoup de personnes se croient obligées de faire ce jour-là, et qu'elles voudraient bien reprendre de l'autre main.

L'ABSENT.

Il est facile de deviner de quel absent il s'agit. L'absent, c'est le fils de cette bonne vieille, c'est l'époux de cette jeune femme, et le père de ce petit garçon, assis sur les genoux de sa mère. Il est pa ti, il a quitté tout ce qu'il avait de plus cher au monde pour aller travailler dans une usine lointaine.

Il y avait longtemps déjà qu'il s'était expatrié, et sa famille n'avait pas reçu de ses nouvelles. Que faisait-il? Pensait-il encore à sa mère, à sa compagne, à son fils? Est-ce que les plaisirs de la grande ville ne l'auront pas emporté dans leur tourbillon? Telles étaient les inquiétudes qui agitaient les deux femmes.

Un matin, le facteur leur apporte une grande lettre. O bonheur! c'est de lui, c'est de leur cher Jacques!

Vite on l'ouvre avec des mains tremblantes; on tourne, on retourne le papier, on veut savoir ce qu'il dit... Mais, ô guignon! personne ne sait lire. Passe la petite du charbon se rendant à l'école; l'aieule l'appelle bien vite, et l'enfant, lentement et d'une voix hésitante, tâche de déchiffrer cette épître d'une orthographe toute rurale.

Les deux femmes écoutent chaque mot avec recueillement, suivant les mouvements des lèvres de la petite, et à chaque phrase qu'elle lit, le bonheur et la joie rayonnent dans leurs yeux: Jacques ne les a pas oubliées, Jacques est le modèle des travailleurs, et bientôt il pourra revenir auprès d'elles „avec un bon petit magot,” selon son expression.

LA TRUITE.

Qui ne sait combien la chair de la truite est délicate et agréable au goût! Ce qui lui vaut cette qualité, ce qui la rend si facile à digérer, c'est que ce poisson est presque toujours en mouvement, et qu'il habite généralement les eaux les plus claires et les plus limpides.

La truite est d'un naturel très-vorace; elle se nourrit de vers, de limaces et de petits poissons. Elle a la tête arrondie, le museau émoussé et la bouche remplie de dents non seulement aux mâchoires, mais encore au palais et à la langue; elle est couverte de petites écailles marquetées de taches rouges; sa couleur varie suivant les saisons et les eaux dans lesquelles elle vit.

Il y a plusieurs espèces de truites qui diffèrent entre elles de grosseur, de forme et de couleur; les unes se trouvent dans les rivières profondes et rapides, les autres dans les lacs; les unes ont une couleur noirâtre, les autres rougeâtre ou plutôt dorée. Enfin il y a une espèce plus grande, appelée „Truite saumonée,” à cause de sa ressemblance avec le saumon; mais elle n'est pas aussi grande que le saumon, et plus estimée pour son goût exquis que les autres espèces de truites.

On pêche surtout les truites depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre; mais c'est dans la dernière quinzaine d'août qu'elles sont les plus grosses et les plus délicieuses. Ce poisson a la prudence et la circonspection du serpent; aussi est-il très-difficile de le pêcher; on amorce l'hameçon de vers ou de mouches; mais les maraudeurs de nos rivières ont divers engins, à l'aide desquels ils en font une grande destruction.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Ceux des habitants des villes, — et il en est beaucoup, — qui placent leurs économies en achat de terrains à la campagne, se laissent souvent tromper par l'ignorance où ils sont de la qualité des diverses espèces de sols.

Voici, à ce sujet, quelques principes bons à étudier:

On divise les terres en trois espèces:

1^o Les argileuses, qui sont compactes, que l'air pénètre peu, qui sont pâteuses dans les temps humides, dures dans les sécheresses. — On corrige ces terres et on les rend plus légères en facilitant l'écoulement des eaux, en les mélangeant avec des sables des terres calcaires, des craies, des marnes très-maigres, de la chaux, etc. Les pierres apportées dans ce terrain sont souvent loin d'y être nuisibles.

2^o Les terres calcaires, qui ont des défauts et des qualités opposés à ceux des sols argileux. Les eaux y entrent et s'évaporent;

l'air y pénètre avec facilité; elles sont labourables en tout temps et susceptibles de toutes les cultures. — Les marnes grasses, le limon des rivières, les bons fumiers, en rendant les terres calcaires plus capables de retenir l'humidité, les améliorent.

3^o Les terres siliceuses et les sablonneuses, qui ont entre elles la plus grande ressemblance. — Elles sont formées par le dépôt des torrents, etc., ou par les débris de roches siliceuses qu'entraînent les pluies. Très-pénétrables à l'air et à l'eau qu'elles ne peuvent retenir, elles seraient bientôt stériles si on ne les corrigeait pas par le mélange de l'argile.

Tous les sols consacrés à l'agriculture sont un composé de ces trois genres, en quantité plus ou moins grande. Si quelques lieux renferment d'autres éléments, c'est en petit nombre, et dans les terrains qui sont chargés de matières ferrugineuses, de manganèse, etc.; ces derniers sont généralement infertiles.

La terre végétale, qui change du tout à tout les trois genres de terrain dont il vient d'être parlé, n'est qu'un produit accidentel, provenant de la décomposition des engrais.

Les bonnes terres sont légères, peu chargées de sable, douces au toucher, grasses sous les doigts. Celles qui sont un mélange de sable et d'argile sont encore très-productives. Les mauvaises sont celles qui s'approchent du sable pur ou qui sont divisibles comme du verre pilé, ainsi que celles qui s'approchent de l'argile. La terre glaise est d'une culture encore plus pénible et plus coûteuse; enfin l'argile pure est par elle-même impropre à la culture.

Quelquefois le terrain est trop divisé, trop réduit; il forme à la moindre pluie une boue froide; les fumiers ne suffiraient pas, il faut y mettre du sable et du gravier.

De cette courte explication, il résulte clairement qu'on doit toujours étudier son terrain pour le corriger et le préparer.

Voici une manière de connaître la qualité du sol.

On prend à la surface du champ qu'on veut essayer, une quantité de terre; on en prend une autre à une certaine profondeur, afin d'apprécier les diverses couches. On humecte séparément chaque quantité avec un peu d'eau pour en faire de petites boules que l'on fait sécher au soleil. Après la dessiccation, les boules qui conservent une solidité médiocre, et qui peuvent cependant être réduites en poudre entre les doigts, annoncent un sol qui peut devenir fertile par une fumure convenable. Les boules qui ne pourront être écrasées aisément indiquent un sol trop tenace, ayant besoin d'être corrigé; les boules qui tomberaient trop en poussière dénotent un sol qui a besoin d'être mélangé avec une terre forte avant d'être amélioré par le fumier.

On connaîtra la richesse en humus des divers sols en faisant bien sécher ces boules, les pesant après exactement et les soumettant ensuite à la cuisson dans un four très-chaud, ou les faisant rougir au feu, exposées sur une pelle rouge. Cela fait, retirez vos boules, pulvérisez-les dans un mortier, dissolvez-les dans l'eau, décantez, réunissez le résidu, faites sécher et pesez. La différence de poids sera la quantité d'humus soluble qui se trouvait dans votre terre. Il est inutile de dire que plusieurs lavages sont nécessaires pour s'assurer que tout a été dissous. — En résumé, plus la différence sera considérable, plus la terre est bonne.

ÉLOY.

UN ACTE OFFICIEL SUR LES DROITS FÉODaux EN BELGIQUE, EN 1784.

En fouillant les archives du château de My (Luxembourg), château qui fut une ancienne demeure féodale, nous avons obtenu de ses aimables propriétaires communication d'un document ayant une grande valeur historique, — car il nous donne une idée générale et certaine des prérogatives dont la noblesse jouissait encore en Belgique, peu avant la Révolution

française. — Il s'agit d'un acte de confirmation des anciens privilèges et droits des seigneurs de My.

Nous transcrivons mot à mot cette pièce inédite, en ne changeant rien ni à l'orthographe ni au style.

„Cejour d'huy vingt-trois du mois de novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre, par devant nous Mateurs et Eschevins de la Haute Cour et Justice de My, au Duché de Luxembourg, spécialement assemblés personnellement, est comparu noble seigneur Messire François Joseph De Colnet, seigneur de Botey, My et Bierloz, lequel nous a requis de luy expédier lettres et records certifiants état des droits, hauteurs, prérogatives, lui spectans en qualité de seigneur du dit My; pour ce est-il que nous, ces choses mûrement considérées, et condescendants à la justice de sa demande, avons, en foi de vérité, déclaré, comme par les présentes nous déclarons sous notre féaulté et selon notre connaissance :

Premièrement, qu'un seigneur de My ne doit aucun relief, ni prestation à qui que ce soit;

2°. Qu'il reçoit ses mandements, placards et ordonnances directement du gouverneur et conseil souverain de Luxembourg;

3°. Qu'il reçoit les mandements des aides et subsides de Sa Majesté Impériale et Royale immédiatement des Etats, comme toutes les hautes terres et seigneuries haultaines dans la province de Luxembourg;

4°. Déclarons et certifions qu'au seigneur de My appartient seul le droit de créer un mateur, sept eschevins et un greffier, pour composer sa Cour et Justice et par iceux administrer la justice;

5°. Déclarons qu'un seigneur de My a dans son château et a eu de tout tems immémorial ceps et prison pour y retenir les malfaiteurs, ayant aussi à présent et atant eu de tout temps un carcan de fer attaché au pilory;

6°. Déclarons et recordons qu'un seigneur de My a droit de prise de corps des malfaiteurs et criminels pour être jugés par sa Haute Cour et Justice, et lorsqu'il s'ensuit sentence de mort doit livrer iceluy criminel jugé jusques au „Ry-à-Doret,” à un prévôt de Durbuy, avec les yeux bandés, et autant de drapeaux sur le corps que la partie postérieure lui soit couverte, pour être par iceluy prévôt exécuté selon la forme et teneur de la sentence pendue à son col;

7°. Déclarons en outre et recordons, sous les mêmes solennités, que conformément aux records et sentences requises dans nos anciens rolles et registres, de même que dans les nouveaux, qu'un seigneur de My a droit, comme de toute ancienneté, de lever et percevoir le terrage des minéraux quelconques sur toute la seigneurie, tant sur les aisances que sur les héritages des particuliers et sur tous les chemins, scavoir l'onzième char, ou l'onzième partie d'iceux;

8°. Comme aussi de lever et percevoir le terrage des grains par toutes les aisances de la dite seigneurie, scavoir un setier par chacun journal des mêmes grains qui y sont ensemencés;

9°. Déclarons et recordons que le seigneur de My est en droit de lever et percevoir le droit d'issue, qui consiste dans deux sols du roi ou de province, pour chaque char de minéraux qui sort de sa juridiction, et le treizième denier de la valeur de tout bien meuble qui se vend, ou se transporte dehors;

10°. Déclarons et recordons que le seigneur de My est en droit et possession de lever et de percevoir seul toute haute et basse amende, qu'il a droit de confiscation et droit d'épaves dans toute l'étendue de la seigneurie de My;

11°. Déclarons et recordons que le seigneur de My a le droit de spiritoux (main morte), lorsqu'il eschoit dans toute sa juridiction, conformément à l'arrêt du grand conseil de Sa Majesté, à Malines;

12°. Déclarons et recordons que le seigneur de My a le droit seul et profit des cours d'eau dans toute l'étendue de la seigneurie de My;

13°. Déclarons et recordons que le seigneur de My est seigneur de tous les chemins dans l'étendue de sa seigneurie, et a le profit seul des boues et immondices d'iceux;

14°. Déclarons et recordons que le seigneur

de My a droit d'abrochage, qui est de trois pots pour chaque tonne;

15°. Déclarons et recordons que le seigneur de My a le droit de lots et vente, appelés congés seigneuriaux, scavoir, le treizième denier du prix ou valeur de tout bien-fond ou immeuble qui se vend dans toute sa hauteur, de quelque nature il soit;

16°. Déclarons et recordons que le seigneur de My a le droit de relief, lequel consiste dans la prestation de foi et hommage au seigneur par devant sa Cour, et de lui payer les droits, consistant en vingt-cinq lots, argent de Liège, réduit à dix-neuf sols, argent de province, dont la Cour par gratification du seigneur perçoit la cinquième part pour ses devoirs, et cela à chaque mutation de propriétaire ou usufruitier, soit pour partage, aliénation, succession, ou autre manière, de quelque partie de biens immeubles que ce soit, situés dans toute la juridiction ou hauteur de My;

17°. Déclarons et recordons que le seigneur de My a droit de chasse du gros et petit gibier, et de pesche, dans toute l'étendue de la seigneurie de My;

18°. Déclarons et recordons que le seigneur de My est en droit et possession de lever et de percevoir les cens seigneuriaux le jour des Rois de chaque année dans son château de My, sous peine de quatorze sols, argent du roy, d'amende, à charge de chaque défuillant :

En foy et corroboration de tout quoi, nous Mateurs et Eschevins de la Haute Cour et Justice de My susdite, après avoir bien mûrement pesé et considéré là-dessus, avons accordé acte et copie du présent record, fait en Cour de My, le vingt-trois novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre.

(Signé) J. Lembré, mateur, — H. Warzée, G. Bonjean, L. Leharde, eschevins.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

UN DRAME INDIEN.

Nous avons précédemment jeté un coup d'œil sur le système dramatique des Indiens; nous allons en passant caractériser leur poésie, avant d'aborder l'analyse d'une de leurs pièces de théâtre les plus anciennes et les plus célèbres.

On se fait généralement une singulière idée de la poésie orientale : on ne se la représente qu'avec un langage figuré et emphatique, avec un cortège pompeux d'images, de comparaisons et de métaphores; car c'est là ce qu'on appelle en Europe „orientalisme.”

Ces caractères peuvent être, jusqu'à un certain point, ceux de la poésie arabe et persane; mais ils ne conviennent point à celle de l'Inde.

C'est surtout du génie grec que se rapproche le génie indien; simples, naïves, gracieuses, ses productions respirent toutes une sorte de délicatesse élégiaque, qui y répand un grand charme. Un autre caractère qui leur est propre, c'est un enthousiasme pour les beautés de la nature, une sympathie presque fraternelle pour le monde animal et végétal, ce qu'un critique allemand attribue à la croyance de la transmigration des âmes.

C'est assez dire que la poésie sanskrite excelle dans les descriptions et dans la peinture des sentiments tendres.

Les Indiens ont deux grandes épopées nationales, dont les auteurs sont inconnus, et qui remontent à l'antiquité la plus reculée. Le Ramayana et le Mahabarata sont, dit-on, comparables aux poèmes d'Homère; c'est la même naïveté, la même richesse, la même simplicité majestueuse.

Les belles compositions dramatiques traduites en anglais par Jones et Wilson, appartiennent à une époque bien plus postérieure, à une civilisation bien plus avancée; la poésie n'a point perdu sa naïveté première, mais il y a plus d'ornements, plus de cette élégance exquise, qui annonce un art perfectionné; c'est quelque chose de moins spontané, de moins

primitif : c'est la différence de Sophocle à Homère.

Plus tard cette élégance se raffina; la manière et la prétention naquirent : la grâce dégénéra en mollesse, et chez les Indiens, comme chez bien d'autres peuples, la corruption du goût fut l'effet ou au moins le symptôme de la dépravation des mœurs. La plupart des pièces indiennes sont de véritables imbroglis, fort surchargés d'événements, et ressemblent assez, sous ce rapport, aux drames espagnols de Lopez de Vega et de Calderon; plusieurs ont dix actes et sont trois fois longs comme une tragédie grecque. Dans le Chariot d'enfant, celle qui nous semble la plus remarquable pour le talent dramatique, on trouve, outre le développement de l'action principale, des scènes de tripots, un vol, une conspiration, l'évasion d'un criminel, un assassinat, une révolution, etc. Tout cela est lié avec beaucoup d'habileté, et forme un ensemble fort intéressant; mais rien ne serait plus ennuyeux pour nos lecteurs que l'explication d'une intrigue aussi compliquée.

Nous aimons mieux, au moyen de quelques citations prises au hasard, leur donner une idée, soit du talent des poètes Indiens, autant qu'on en peut juger par une traduction, soit plutôt de ce qu'étaient, il y a deux mille ans, les mœurs et la civilisation de l'Inde.

Il y a un point de vue qui doit nous intéresser particulièrement : c'est l'analogie frappante qui existe entre les idées morales des Indiens et celles que le christianisme a développées chez les peuples modernes. Nous ne parlons pas des rapports singuliers de quelques-uns de leurs dogmes avec les nôtres, ni de leurs idées de pénitence et de mortification, ni de leur penchant pour la solitude et la vie contemplative, choses tout-à-fait inconnues à l'antiquité grecque et romaine. Ce que nous voulons faire remarquer ici, ce qui frappe dans les pièces indiennes, c'est la pureté et l'élévation des idées morales, c'est je ne sais quoi de doux, d'humain, d'affectueux, qu'on ne trouverait chez aucun autre peuple de l'antiquité, et où l'on peut voir comme un pressentiment de cette charité universelle que l'Evangile devait prêcher au monde.

Voyez dans le „Chariot d'enfant,” le superbe caractère du brahmane Tcharudatta : n'est-ce pas presque un caractère chrétien? Quelle délicatesse, quelle élévation, quelle grandeur d'âme dans ce personnage! Ecoutez-le se plaindre à son ami Metraya de sa pauvreté :

„Ce n'est pas pour moi que je regrette ma fortune passée; mais que l'hôte ne vienne plus frapper à la maison d'où la richesse a fui, voilà ce qui m'afflige. Semblable à l'abeille, qui, ingrate et légère, s'éloigne du large front de l'éléphant dès l'instant que s'est desséchée l'abondante rosée qui en découle, ainsi les étrangers ne me visitent plus... Je ne pense pas à ma fortune perdue; suivant les décrets du destin, les richesses viennent et s'en vont. Mais je gémissais de voir que les fils de l'amitié soient rompus, parce qu'un homme est pauvre... J'ai renoncé au monde, j'ai cherché une retraite, mais une retraite où ma femme partage ma détresse. Hélas! le chagrin est comme un feu dans le cœur de l'infortuné; mais c'est un feu bien impuissant, il brûle et ne consume pas. Mon ami, j'ai déjà fait mon offrande aux dieux domestiques : allez à l'endroit où le chemin se partage en quatre routes, et là, présentez vos hommages aux divinités appelées les grandes mères.

Metraya. — A quoi cela peut-il servir? Vous avez honoré les dieux : qu'ont-ils fait pour vous? C'est une peine inutile que de les adorer.

Tcharudatta. — Gardez-vous de prononcer ces paroles profanes. Tel est notre devoir, et les dieux, n'en doutez pas, aiment ce qu'on leur offre d'un esprit humble et respectueux en pensée et en action, et avec une pieuse abnégation de soi-même; allez et présentez votre offrande.”

Telle est la générosité de Tcharudatta, que, s'apercevant qu'un voleur a fait un trou au mur de son jardin pour entrer chez lui, il le plaint de s'être adressé à une maison si pau-

vre, et s'apercevant qu'il a emporté une boîte de bijoux, il se réjouit „de ce que le pauvre voleur n'est pas parti les mains vides." Tous les traits du caractère de ce personnage sont les mêmes. Il aime mieux perdre sa réputation,

son bien le plus précieux, le seul qui lui reste, que de faire un mensonge. Voyez dans la scène, si curieuse d'ailleurs, du jugement, lorsqu'il est accusé d'avoir tué son épouse et que toutes les apparences se réunissent contre

lui, la noblesse calme de son langage; voyez sa touchante résignation lorsqu'il marche à la mort. „Peu m'importe la mort, dit-il, c'est l'infamie que je redoute. La mort sans la honte est aussi bien venue que l'enfant nou-



LA FÊTE DE MADAME, D'APRÈS M. L. KNAUS.

veau-né " Enfin, lorsqu'une révolution imprévue l'a arraché au supplice, et qu'on remet en son pouvoir le monstre qui, après avoir étranglé la malheureuse Vasantasina, l'a fausement accusé de ce crime, il lui accorde la vie et la liberté.

Tcharudatta. — Un ennemi humilié, qui, prosterné à vos pieds, demande grâce, ne doit pas sentir votre fer.

Sarviloka. — Livrez-le à la justice et qu'il soit donné aux chiens.

Tcharudatta. — Non; que notre pardon soit son châtiment.

Sarviloka. — Vous m'étonnez; mais vous serez obéi. Quel est votre bon plaisir?

Tcharudatta. — Qu'il soit délivré! Qu'on le laisse aller!"

* *

On sent bien que ce n'est pas seulement la beauté idéale d'un tel caractère qui nous porte

à juger favorablement le peuple indien, mais il est certain que chez presque tous les personnages de ce drame, où il y en a de toutes les castes, de toutes les conditions, on retrouve comme un fond commun de qualités aimables

et de sentiments généreux, qui doit être l'expression fidèle du caractère d'une nation. Et cependant on nous peint une époque de civilisation ou plutôt de corruption très-avancée, puisque l'un des principaux personnages de la



L'ABSENT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. BRUCK-LAJOS.

pièce est une femme perdue, puisque nous y voyons des tripots où des malheureux jouent jusqu'à leur liberté; puisqu'on y montre le vol érigé en science, ayant ses règles, sa morale, et jusqu'à ses ouvrages techniques. Il n'y a

pas jusqu'aux Tchandalas ou Parias, hommes de la caste la plus réprouvée, chargés de conduire Tcharudatta à la mort, qui ne montrent des sentiments de commisération et d'humanité, qu'on ne trouverait peut-être pas chez

leurs pareils dans notre Europe. Ainsi, lorsqu'il faut exécuter Tcharudatta, ils se disputent à qui ne remplira pas ce cruel office :

Le premier Paria. — Allons, c'est à toi d'exécuter.

Le second Paria. — Non, c'est à toi.

Le premier Paria. — Si c'est mon tour, je différerai autant qu'il me sera possible.

Le second Paria. — Pourquoi?

Le premier Paria. — Je vais te le dire : mon père, sur le point de partir pour le ciel, m'a parlé ainsi : „Fils, toutes les fois que tu auras un coupable à exécuter, procède avec lenteur, ne fais pas ton ouvrage avec précipitation : car il peut arriver qu'un personnage respectable achète la délivrance du criminel, qu'un fils naisse au roi, et qu'un pardon général soit proclamé; qu'un éléphant brise sa chaîne, et que le prisonnier s'échappe au milieu de la confusion; ou bien qu'un changement de prince ait lieu, et que tous ceux qui sont dans les fers soient élargis.”

* *

Un des personnages le plus curieux du „Chariot d'enfant,” c'est le Sramanaka, ou moine bouddhiste mendiant. Quoique Tcharudatta évite sa présence comme celle d'un hérétique, on voit que le bouddhisme était alors non-seulement toléré, mais publiquement honoré et reconnu dans la ville d'Oudjayani. C'est une preuve de la haute antiquité de la pièce, puisque le bouddhisme fut proscrié et cruellement persécuté dans l'Inde, vers le troisième siècle de notre ère. Nous citerons l'espèce de chanson que chante le Sramanaka; il est singulier que les préceptes et même les expressions qu'elle contient soient à peu près ceux de nos livres ascétiques.

„Mes amis, que la vertu soit votre seul bien, et réprimez les passions inquiètes. Battez le tambour de la méditation, et veillez sans relâche sur chacun de vos sens : ce sont des voleurs sans cesse en embuscade pour s'emparer du trésor de votre dévotion.

„Que l'homme se rappelle que la vie doit finir, et que de toutes les espérances il ne reste rien que la vertu. Qu'il lutte sans cesse contre l'orgueil, et qu'il triomphe de l'ignorance.

„Pourquoi porter le rasoir sur votre chevelure et sur votre barbe quand votre cœur lui-même est hérissé, encombré de passions? Employez le fer dans l'intérieur, n'importe que le reste soit privé de grâce et d'agrément? Purgez votre âme de son orgueil, de ses penchants déréglés : c'est alors que l'homme est vraiment beau.”

* *

Le bouddhisme fut-il un schisme de la religion brahmanique, ou était-il en réalité l'antique religion de l'Inde, altérée par les Brahmanes? C'est une grande question que la science n'a pas encore résolue. Ce qui est certain, c'est que le culte de Bouddha, monstrueux à certains égards, est peut-être celui de tous les cultes païens, dont la morale se rapproche le plus de celle du christianisme. Dans „Malati” et „Madhava” ou le Mariage par Surprise, Barabuthi a opposé à la charité, à la bienveillance universelle d'une prêtresse de Bouddha, la superstition cruelle d'une prêtresse de Chamunda, divinité terrible et sanguinaire à qui il faut des sacrifices humains. Le contraste des deux croyances amène des effets dramatiques d'une grande beauté. Nous citerons l'hymne que chante la prêtresse de Chamunda, avant d'immoler l'infortunée Malati, pour montrer que les poètes Indiens ne se bornent pas à être tendres et gracieux, et qu'ils savent s'élever dans l'occasion, et aussi parce que Barabuthi y dessine de la manière la plus vive, la plus pittoresque, une de ces gigantesques figures de la mythologie indienne :

„Salut, salut, Chamunda! puissante déesse, salut! Gloire à tes jeux, lorsque, dans la danse qui ravit de plaisir le cœur de Siva, ton pied, en s'abaissant, frappe en cadence le globe de la terre! Sous ton pied chancelle la tortue au large dos qui la soutient. L'œuf de Brahma tremble et frémit, et dans un vaste abîme qui s'entr'ouvre comme l'enfer, se précipitent en tumulte les sept Océans.

„La peau d'éléphant qui te sert de vêtement tombe flottante jusque sur tes pieds... Tes doigts font tourner et pressent le croissant de la lune qui orne ton front : de ses bords déchirés tombent des gouttes d'ambrosie, et les crânes qui forment les pierres précieuses de ton collier, en les recevant, semblent revivre, et expriment un sourire affreux... Les esprits

qui t'accompagnent, tremblent et s'applaudissent. Les montagnes s'abaissent sous les coups de tes armes, de ces armes puissantes, qu'enveloppent de leurs énormes replis, que pressent de leurs liens terribles les noirs serpents dont la tête se redresse, et vomit à la fois des flammes et des poisons.

„Quand tu tournes ta tête redoutable, l'œil menaçant qui brille au milieu de ton front trace un cercle de feu qui enveloppe les sphères dans son affreuse circonférence, tandis que par la bannière élevée sur ton sceptre effrayant, les étoiles sont chassées de leurs orbites. Le dieu que ces trois yeux distinguent, triomphe en embrassant sa belle épouse : il s'effraie en te voyant tressaillir aux cris discordants des génies innombrables qui chantent tes louanges.”

* *

Le „Chariot d'Enfant” est précédé de cet argument qui nous en fait connaître l'auteur : „Il fut un poète dont l'extérieur avait la majesté de l'éléphant, les yeux, la vivacité de ceux de la perdrix, le visage, l'éclat de la pleine lune; il se nommait Sondraka; également versé dans la connaissance des védas, dans les sciences mathématiques, dans les beaux-arts et l'éducation des éléphants. Par la faveur de Siva, ses yeux ne furent point éteints par les ténèbres de la vieillesse, il vit son fils assis sur le trône, et arrivé à l'âge de cent ans, il entra dans le feu du bûcher. Illustre parmi ceux qui se sont instruits dans les livres, et riche en piété, tel fut le prince Sondraka, dont ce drame est l'ouvrage.”

G.

UN SUBSTITUANT.

Le fait est extraordinaire, mais parfaitement historique.

Un soldat au service des Etats de Hollande, ayant été condamné à la potence, fit demander au prince d'Orange de pouvoir faire publier, dans l'armée, que si quelqu'un consentait à être pendu à sa place, il lui donnerait quatre cents écus.

La proposition sembla si extravagante que, pour en rire, on consentit à sa demande. Mais on fut bien surpris quand un vieux soldat anglais se présenta très-sérieusement. Interrogé par le prince d'Orange, notre homme lui dit que, depuis trente ou quarante ans qu'il était militaire, il n'en était pas plus riche; qu'il avait une femme et des enfants, et que s'il venait à être tué, il ne leur laisserait rien, au lieu que, en consentant au marché proposé, il leur laisserait une assez jolie somme.

Le prince fut touché de cet excès d'amour paternel. Il donna la vie au criminel à condition qu'il remettrait les quatre cents écus au vieux soldat, lequel gagna, par ce trait, de l'argent et de l'estime.

Citons, à ce sujet, une autre anecdote également très-originale. Un mauvais garnement s'était engagé, moyennant finance, à attirer hors de chez lui un individu contre lequel un jugement de prise de corps avait été rendu, et qui persistait à ne pas sortir. Pendant que celui-ci était à sa fenêtre, il fait semblant de vouloir se pendre à un arbre qui se trouvait à peu de distance. Notre prisonnier volontaire, homme généreux de sa nature, s'élança pour empêcher le suicide, et est saisi aussitôt par des agents embusqués. L'autre, qui avait la corde au cou, éclate de rire et se trémousse; la chaise sur laquelle ses pieds reposaient se renversa, et il demeure bel et bien pendu.

TROMPÉ, MAIS FIDÈLE.

Nouvelle.

XI.

Infatigable comme autrefois au travail, Alfred voyait approcher à pas de géant le temps où ses durs labeurs allaient être récompensés. Il était bien un peu étonné de recevoir si peu de nouvelles de son village, car depuis deux mois aucune lettre ne lui était parvenue, mais il se

tranquillisait en songeant au passé. L'homme est ainsi fait. Quand le malheur est loin encore, il s'imagine qu'il va fondre sur lui; tout le fait trembler; il y a dans son cœur quelque chose d'incompréhensible qui ne lui laisse ni trêve ni repos. Mais quand le malheur est proche, quand l'orage est sur le point d'éclater sur sa tête, toute crainte disparaît comme par enchantement. L'âme inquiète autrefois, est devenue calme; une sorte de sécurité morale succède à l'abattement physique. Et le coup le frappe et l'abat impitoyablement, au moment même où il croit toucher au port!

Le labeur assidu d'Alfred fut enfin couronné d'un plein et éclatant succès. Il sortit premier de l'Université de Bonn, et reçut le diplôme de médecin. Les thèses publiques qu'il soutint furent un véritable triomphe pour la science; il fut accablé d'honneurs et de marques de sympathie, car comme autrefois au Gymnase, il s'était, par son affabilité, concilié l'affection de tous.

Le vieil oncle du jeune docteur était mort un mois auparavant. Alfred avait, en pleurant, fermé les yeux à son bienfaiteur, qui en mourant n'avait qu'un regret, celui de ne pouvoir assister au triomphe scientifique de son cher protégé. Le vieillard, pour le récompenser de ses soins et de son affection, l'avait institué unique héritier de sa fortune qui, quoique modeste, devait pourtant procurer une belle aisance au jeune médecin. Il résolut de ne rien écrire de ces deux événements chez lui. Il savait que l'un devait le rendre plus cher à Léonie, et que l'autre aplairait probablement bien des difficultés du côté du riche propriétaire.

Voulant faire à sa bonne grand'mère et à sa sœur Marie une agréable surprise, il se mit en route sans annoncer son retour, et parcourut pour la dernière fois ce chemin sur lequel il avait déjà subi tant d'émotions diverses.

— Maintenant, se disait-il, je suis digne d'elle; comme elle sera fière et étonnée du succès de son Alfred!... Il me semble que la voiture marche plus lentement que jamais! Ah! si je pouvais être transporté par la pensée, depuis longtemps déjà je serais près d'elle.

Pauvre Alfred, ne te dépêche donc pas si fort; jouis largement des quelques moments heureux qui sont encore ton partage; chante encore avec la nature si riante et si fraîche; écoute encore le doux ramage des oiseaux et les gais refrains du laboureur; emplis une dernière fois ton âme de tous les trésors de poésie qui t'environnent; car bientôt, ô toi qui heureux et fier viens d'entrer si dignement dans une noble carrière; toi sur le front duquel brille la science et la vertu; toi si bien fait enfin pour le bonheur, tu vas savoir bientôt ce que c'est que le malheur qui s'acharne et s'abat impitoyablement sur quelqu'un....

XII.

Alfred s'était arrêté quelques jours à Bruxelles pour remplir les formalités prescrites par la loi à l'égard de ceux qui ont pris leur diplôme de médecin à l'étranger. Il sortit victorieux de l'épreuve, et le jeune docteur reçut les plus chaleureuses félicitations de ceux qui, tantôt ses interrogateurs, étaient fiers maintenant d'être les confrères de ce précoce et brillant talent.

Comme autrefois, Alfred mit pied à terre à quelque distance du village, afin de raffermir son esprit excité et de calmer l'émotion qui le gagnait chaque fois à l'approche de l'endroit qui renfermait tout ce qu'il aimait.

Enfin le voilà arrivé à son village.

Depuis quelque temps déjà, il avait entendu des cris joyeux, des cris de fête, entrecoupés de temps à autre par le bruit sourd du canon, ou le pétitement strident des coups de fusil.

De loin il vit de petits groupes de villageois endimanchés, causant avec une joyeuse animation entre eux.

Plus loin, au tournant de la route, il vit s'élever un arc de triomphe orné de verdure et de fleurs.

Curieux, il arrêta un passant empressé qui ne le reconnut pas.

— Dites donc, l'ami, à quelle occasion y a-t-il fête au village aujourd'hui?

— On voit bien, répondit le villageois, que vous n'êtes pas du pays, vous. C'est une noce que l'on célèbre.

Et il continua son chemin.

Pas le moindre soupçon ne s'éleva dans l'âme du jeune docteur.

— Encore deux êtres qui vont être heureux ! se dit-il à lui-même.

Sans le savoir, il était arrivé à la porte de l'église, qui était ornée aussi de festons et de fleurs.

Les notes harmonieuses de l'orgue, accompagnées de douces psalmodies, retentissaient dans le temple.

Son cœur était ému.

Puis il entendit la voix brisée mais grave encoré du vieux curé, se mêlant étrangement à l'harmonie du jubé. Il vit les fidèles recueillis prier avec ferveur.

Il entra et s'agenouilla, rempli d'un religieux respect, tant cette atmosphère bénie, embaumée d'encens et de prières, émeut l'âme et parle au cœur !

Soudain une pâleur mortelle envahit son visage.. Il tendit les bras en avant comme s'il avait voulu saisir quelque chose dans le vide. Un cri rauque, cri de suprême détresse, un son inarticulé sortit de sa poitrine, ses yeux se fermèrent et il tomba à la renverse en soupirant :

— Léonie !...

L'émouvante solennité du mariage était terminée ; les serments prononcés au pied de l'autel avaient forgé des chaînes indissolubles !... Tout était fini pour eux : il faut à la femme abandonner la mère qu'elle aimait tant, le père qu'elle affectionnait ; il lui faut briser, si dur que cela puisse être, avec toutes les autres affections, et, nouveau sacerdoce, se sacrifier complètement, sans partage, à celui qu'elle a choisi pour le compagnon de ses jours. Il faut au mari briser avec son passé ; s'il ne fut pas sans reproche, briser avec ses mauvaises habitudes, devenir un homme, et chérir seule et protéger contre tous celle qu'il vient de conduire à l'autel.

Le jeune couple sortit de l'église ; mais il s'arrêta, curieux, devant un groupe de villageois épouvantés, portant dans leurs bras un jeune homme qui, par son immobilité et sa pâleur, semblait frappé d'une mort subite.

La mariée pâlit sous son voile blanc... Elle avait reconnu Alfred !... Elle chancela. Était-ce un remords, ou un sentiment de tendresse ? Était-ce l'un et l'autre à la fois ?... Nul ne le sut jamais. Mais, maîtrisant aussitôt cette faiblesse qui passa inaperçue pour tous, elle continua son chemin.

Tout était fini.

XIII.

Pauvre Alfred, ne vaudrait-il pas mieux que tes yeux, fermés à la lumière de ce jour néfaste, restassent clos pour toujours ? que ton corps inerte ne se ranimât plus ? La triste vérité au moins resterait cachée pour toi.

Mais bientôt des soins assidus le rappellèrent à lui et à l'affreuse idée de la situation. Alors seulement il comprit toute l'étendue de son malheur. Il se sentit atteint aux sources mêmes de l'existence ; le courage et la force, qui jusque-là l'avaient soutenu si vaillamment dans les combats de la vie, s'étaient évanouis comme par enchantement.

Quelle triste scène suivit son arrivée à la maison !...

Jetons un voile sur ces douleurs, elles sont trop cruelles pour ceux qui ont aimé et souffert.

La vieille Gertrude et Marie s'étaient longtemps consultées pour savoir s'il fallait faire connaître à Alfred la triste vérité, car depuis un mois elles la connaissaient. Comme elles pensaient qu'Alfred ne serait venu au pays que deux mois plus tard, elles avaient résolu de ne rien écrire, laissant à Dieu et aux circonstances le soin de leur apporter conseil.

On comprend donc facilement leur douloureux étonnement quand on leur ramena, quoique revenu à lui, mais ayant encore les yeux hagards, et la pâleur de la mort sur la figure, le cher jeune homme qu'elles croyaient toujours à l'Université.

Les deux femmes comprirent aussitôt qu'il savait tout, et qu'il venait d'être inopinément le témoin du mariage de Léonie.

Elles tâchèrent de trouver dans leur cœur les paroles les plus affectueuses, les plus consolantes, mais le pauvre malheureux les reçut avec une sorte d'hébétément.

Deux jours après, le jeune docteur se mit au lit en proie à des crises nerveuses qui firent craindre pour ses jours.

Il serait impossible de décrire les souffrances que ressentit Alfred pendant les longs jours qu'il resta cloué sur sa couche. Ni les consolations que lui prodiguait sa vieille grand-mère, qui de nouveau, à la vue des douleurs du bien-aimé de son cœur, avait fait violence aux années, ni l'ingénieuse tendresse de sa sœur Marie, rien ne fut d'abord capable de donner un peu de calme à ce corps ébranlé, à cette âme brisée par de si violentes, de si terribles émotions.

— Laissez-moi, leur disait-il, avec un triste sourire ; merci de votre amour, mais ne me consolez pas... C'est une pensée folle, je le sais, mais cette pensée est désormais ma vie, et je n'en demande pas d'autre.

Quand les crises nerveuses lui laissaient un moment de réflexion, si fort qu'il se torturât l'esprit, il se demandait en vain quelle pouvait avoir été la cause d'un changement si subit de la part de son amie d'enfance. Devait-il attribuer ce manque de foi à une lâche trahison ou à une incompréhensible faiblesse ?...

(A continuer.)

D^r C. PARET.

MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

XXII.

Sur le rapport qui lui fut fait relativement à ce qui se passait chez son nouveau concurrent, Jonas s'écria, les poings crispés :

— Comment ! encore un renfort de marchandises ! Et c'est par eau que le drôle prétend les faire venir... Ah ! ah ! qu'il s'en avise ! La rivière m'appartient. De mémoire d'homme, elle n'a porté que mes marchandises et ne doit pas en porter d'autres.

Les billets de loterie allumèrent aussi sa bile. Jusqu'alors il avait été le seul bureaucrate à Fehdingue et dans les environs, et il était à craindre que les joueurs, qui achetaient bien cher chez lui, depuis plusieurs années, le repentir et la fureur, ne se portassent tous au nouveau bureau. Il jugea donc à propos d'adresser publiquement à ses pratiques un avis dont voici la teneur : „ On s'est souvent plaint que mon bureau offre en général peu de lots gagnants et beaucoup de billets blancs. Il ne faut pas pour cela perdre courage. Le bon Dieu est toujours là pour nous aider, et je compte maintenant d'autant plus sur sa bénédiction dans toutes mes entreprises, qu'il y a des hommes qui travaillent à ma ruine. ” Et il fit insérer cette note dans les journaux des villes voisines.

C'eût été chose bien surprenante, n'est-ce pas, si Franz, revenu depuis vingt-quatre heures du Fehdingue, n'eût pas été voir la veuve du soldat ? Il y courut aussitôt après son arrivée.

— O mon bienfaiteur ! s'écria-t-elle, transportée de joie, c'est à la nourriture fortifiante que vous m'avez envoyée de l'auberge, que mes enfants, à demi morts d'inanition, doivent le rétablissement de leur santé.

— J'en suis enchanté, répondit le jeune homme ; mais ne parlons plus de cela ! Donnez-moi des nouvelles de la demoiselle du château.

— Cette âme angélique ! reprit la veuve, elle est venue ici plus que jamais ; et en se cachant de la vieille dame, elle s'est souvent, très-souvent informée de vous.

— De moi ! s'écria Franz dans les transports d'une surprise agréable. Est-ce possible ! Je n'ai pas le bonheur de la connaître !

— Eh ! pensez-vous, Monsieur, que je reçoive vos bienfaits comme le poisson muet le pain qu'on lui jette ? que je ne fasse pas, à toutes mes connaissances, l'éloge de votre charité ?... Je n'ai donc pas manqué de parler avanta-

geusement de vous à la jeune demoiselle du château, et elle se ressouvient très-bien de vous avoir vu à votre arrivée ici.

On comprend le plaisir que fit cette nouvelle à Franz.

— Il y a aussi de très-vilains gens qui s'informent de vous, continua la veuve. Le vieux M. Polycarpe, l'employé de M. Boulling, est accouru plus de dix fois ici à votre sujet, et ses questions étaient très-pressantes. „ Qui sont ces gens-là ? d'où viennent-ils ? où sont-ils allés ? que faisaient-ils ici ? ” Il ne cessait de me questionner, et sa langue allait comme le mouvement d'une horloge. A tout cela je répondais : „ Je n'en sais rien. ” Mais il ne me croyait pas, et moi, ennuyée de l'entendre me rabâcher la même chose, je quittais la chambre et le laissais avec les quatre murailles.

L'idée d'être si redoutable à la famille Boulling, fit sourire Franz, et, en s'en allant, il fournit à la veuve de nouveaux et solides arguments, pour qu'elle pût vanter sa générosité à la demoiselle du château.

Le lendemain, le gouverneur lui dit qu'il convenait de faire une visite au régisseur du comte de Wartstein, le solitaire du Heldenstein ; formalité que chaque nouvel habitant de Fehdingue ne manquait pas de remplir. Il lui recommanda de n'y aller que le jour suivant, voulant avoir le temps de prévenir, comme c'était son devoir, M. Hermann de toute cette affaire.

Franz redoutait la première entrevue avec un homme peu sociable, dont les dispositions, favorables ou contraires, allaient décider du sort de son amour. C'est pourquoi, tout inaccessible à la crainte qu'il était, le cœur lui battait en montant au vieux manoir.

Comme il mettait le pied dans l'avant-cour, il vit un objet qui lui sembla d'un heureux présage.

C'était la demoiselle qui, un livre à la main, se promenait sous l'ombrage des arbres. Elle avait le dos tourné, mais au bruit de ses pas, elle se retourna.

Il était prêt à l'aborder, lorsqu'un vieillard sec et ridé, suivi d'un chien formidable, sortit tout-à-coup du château par une porte de derrière.

— Rosalie ! cria-t-il à demi-voix, en lui mettant un doigt sur l'épaule.

Elle éprouva quelque émotion, car elle ne l'avait pas entendu venir, et elle tourna la tête. Il lui montra la porte de la main gauche. Elle obéit à cet ordre muet, d'un air doux et enfantin qui marquait la bonté de son caractère, après avoir fait une légère inclinaison au jeune étranger.

Alors le vieillard s'avança de quelques pas, et Franz, en se présentant, lui expliqua le sujet de sa visite.

— Et vous croyez faire fortune ici ? lui demanda l'autre d'un ton glacé.

Notre héros répondit qu'il n'avait point embrassé le commerce dans la seule vue d'y faire fortune, mais qu'attiré à Fehdingue par la beauté de la nature, il ne voulait pas y rester oisif.

— La nature, reprit Herman, est douce et bienfaisante dans la plupart des climats ; mais les hommes sont durs partout. Je souhaite que vous n'en fassiez pas ici l'expérience... Adieu ! Il s'inclina légèrement, en reculant de quelques pas, et termina ainsi l'audience.

Franz prit congé de lui, sans savoir précisément s'il avait été bien ou mal reçu. Il était cependant ravi d'avoir vu et entendu nommer l'objet de son affection. Ce nom, qu'il avait ignoré jusque-là, avait enchanté ses oreilles dès la plus tendre enfance.

XXIII.

Le même jour, et au lever du soleil, Jonas Boulling se leva, s'habilla à la hâte et ceignit une longue rapière, qu'un soldat déserteur avait engagée depuis plusieurs années, sans la retirer.

Ainsi armé, notre héros, fier comme un amiral, monta sur son propre bateau, pour aller en croisade contre le navire marchand de Franz, et le couler à fond, s'il était possible.

M. Polycarpe s'embarqua aussi en qualité de lieutenant.

Outre les matelots qui conduisaient cette frégate, on avait renforcé l'équipage de quelques fainéants que le lieutenant avait enrôlés la veille dans un méchant bouchon.

Le capitaine régala amplement son monde d'eau-de-vie, avant de mettre à la voile, et daigna même les servir de sa propre main. Nos gredins, enchantés de cet honneur, et inspirés par le feu de la boisson, agitèrent leurs chapeaux en l'air au moment du départ et crièrent à tue-tête: „Hourrah! vive M. Boulling!”

Jonas était sur le pont et tâchait de découvrir l'ennemi; cependant, aucun bâtiment ne se montrait.

— Oh! ils n'oseraient, s'écria-t-il; ils reconnaissent mes droits d'ancienneté sur cette rivière. Ils auront sans doute eu vent de mon expédition contre eux.

Il se disposait déjà à rebrousser chemin, lorsqu'il aperçut de loin un bateau qui, tiré par deux chevaux, remontait la rivière.

Il commanda aussitôt de lui courir sus. Les matelots ivres ramèrent de toutes leurs forces, et les deux navires furent bientôt en présence.

— Arrêtez! cria Boulling aux navigateurs étrangers, quel est votre chargement?

La réponse fut:

— Nous portons des marchandises à Fehdingue.

— Retournez! cria-t-il avec fureur; je suis le seul marchand patenté du lieu, et je n'y souffrirai ni boursilleur, ni gâtémétier.

— C'est de quoi nous n'avons pas envie de nous mêler, répondirent les autres. Arrangez vos affaires à Fehdingue. Cette rivière est libre, et vous n'avez pas d'ordre à donner ici.

— Comment? quoi? la rivière libre! Elle ne l'est pas pour voiturier des marchandises qu'on importe à mon détriment. Moi, entendez-vous, moi seul, Jonas Boulling, je suis débitant à Fehdingue, et je commerce en toutes choses.

— Excepté en raison, repartit le chef-batelier, car vous en manquez en ce moment.

Ces paroles excitèrent les rires et les huées de son équipage.

Furieux, le capitaine Boulling commanda l'attaque.

Son navire franchit comme un trait le court espace qui le séparait de l'ennemi, et les deux embarcations se heurtèrent avec un fracas épouvantable.

Notre capitaine, le sabre à la main, en déchargeait de grands coups sur les traits des chevaux, tandis que les pirates, animés par l'eau-de-vie, et commandés par le lieutenant Polycarpe, tentaient l'abordage; mais ils furent vigoureusement repoussés sur le vaisseau corsaire, la tête en bas, les jambes en l'air.

Le commandant s'en trouva encore plus mal que les autres. Comme il s'escrimait de son mieux, avec l'arme du déserteur, sur le cable de l'attelage, un marinier robuste lui donna un si furieux coup d'aviron sur la poitrine, qu'il chancela en arrière.

Le fidèle lieutenant accourut et le reçut dans ses bras; mais trop faible pour soutenir le lourd fardeau qui se précipitait, le serviteur léger fut entraîné par le maître pesant au fond de la rivière. Heureusement il n'y avait pas là de baleine pour les engloutir. Ils furent pêchés avec les chapeaux qui flottaient sur l'eau, mais les deux perruques restèrent au fond.

Cependant le vaisseau marchand parvint à s'échapper, et continua sa route vers Fehdingue, au milieu des cris de joie de l'équipage vainqueur. Il ne fallait pas penser à lui donner la

chasse, car on remontait la rivière, et l'on n'avait ordonné aucune disposition pour faire tirer le navire, soit par des chevaux, soit par des hommes.

Jonas et Polycarpe, après le bain qu'ils avaient pris, se trouvaient sans courage, comme sans perruques. Ils restèrent dans l'inaction, occupés à se sécher au soleil, qui eut tout le temps de pomper l'humidité de leurs habits, pendant une marche lente et pénible.

Le bateau chargé de marchandises, arriva quelques heures après à Fehdingue. Franz rit de l'aventure que lui racontèrent les bateliers, mais eux, qui ne la trouvaient pas plaisante, portèrent plainte contre le capitaine du corsaire, par devant le gouverneur de la ville, qui ne demandait pas mieux que d'instrumenter.

XXIV.

Jonas, en rentrant chez lui, demanda à grands cris de la bière, disant qu'il mourait de soif.

— Eh, bon Dieu! exclama sa femme, où as-tu laissé ta perruque?

— Point de question, et de la bière, vous dis-je.

Elle obéit, car son mari ne badinait pas,

— C'est un soin qu'il faut nous laisser, à moi et à Polycarpe.

— Mais, je te le demande encore une fois, quand, où, comment as-tu perdu ta perruque?

Jonas lui fit alors le rapport officiel du malheureux combat naval. Elle se mit à hurler et à se plaindre pitoyablement de la perte de cette perruque écourtée, qu'il allait falloir remplacer, et prédit que Franz, au jour du jugement, serait responsable de tout le mal qu'il leur faisait.

Ensuite Jonas tint bientôt après conseil avec son confident.

— Mon cher Polycarpe, dit-il, pendant que nous faisons cette courte et malheureuse expédition, de dangereuses divisions ont déjà éclaté dans la ville. Deux partis se forment, et nous devons faire nos efforts pour avoir le plus d'adhérents. Avant tout, nous avons besoin de deux courageux et déterminés champions pour harceler et tourmenter le nouveau marchand, jusqu'à ce qu'il se dégoûte d'habiter Fehdingue, et qu'il déguerpisse avec son sac et ses quilles. Il faudra l'injurier, lui casser les vitres, décrier ses marchandises dans les lieux publics et tomber à bras raccourcis sur celui qui le soutiendra de paroles et d'actions.

Polycarpe répondit qu'on pourrait bien déterrer de ces braves-là, mais qu'ils n'exposeraient pas leur peau pour des prunes.

— Coûte que coûte, reprit Jonas, en pareil cas, je n'épargnerai pas l'argent.

— Voilà qui est arrêté, dit Polycarpe; cependant, il faut agir de prudence et fixer une certaine taxe pour les horions que nos champions pourront bien empêcher; autrement, quand ils ne recevraient qu'une nasarde, ils nous la porteraient en compte, aussi chèrement qu'un bras cassé.

Jonas reconnut et loua la sagesse de son conseiller privé, et là-dessus ils se mirent à dresser un tarif pour les coups à recevoir;

mais ils furent interrompus, au fort de leur travail, par M. Kilhasse, le commis de M. Noher, qui accourut à perdre haleine pour, disait-il, les prévenir avec bien du regret que les navigateurs venaient de porter une plainte très-virulente, devant le gouverneur de la ville, contre Boulling et consorts. Polycarpe pâlit; Jonas sourit froidement et lui ordonna de remplir la tabatière de Kilhasse, ce qu'il fit. Et le rapporteur, charmé de cette petite douceur, se sauva bien vite, crainte d'exciter par son retardement les soupçons de son maître.

Jonas, se retrouvant tête à tête avec son lieutenant, lui dit:

— Vous devriez mourir de honte, Polycarpe! Comment! une nouvelle aussi insignifiante vous a fait trembler au point d'en devenir blanc comme mon bonnet de nuit. Avez-vous donc oublié que je suis riche et que je puis me permettre tout ce qu'il me plaît. Qu'on porte autant de plaintes qu'on voudra contre moi auprès du gouverneur, je m'en soucie comme d'une queue de cerise. Il est bien vrai que le Noher est monté aujourd'hui sur ses grands chevaux, et qu'il me traite avec hauteur; mais je n'ai qu'un signe à lui faire, et il en descendra pour ramper devant moi.

Polycarpe, encouragé par ces paroles, acheva de mettre son tarif au net; ensuite le recrutement fut si prompt et si heureux, que la nuit suivante les vitres de Franz étaient déjà cassées, et qu'il trouva cloué à sa porte un placard aussi injurieux que menaçant.

(A continuer.)



LA TRUITE.

quand il avait faim ou soif.

Il but, il but tellement que les yeux lui sortaient de la tête, et qu'il était hors d'haleine.

— Ah ça, que s'est-il donc passé pendant mon absence? dit-il, en geignant et en déposant la cruche.

On lui dit que plusieurs pratiques qui fréquentaient journellement la boutique, n'avaient pas paru, et qu'en revanche celle de l'antagoniste ne se désemplassait pas; que des habitants qui demeuraient de l'autre côté de la rivière, il n'en était venu que deux ou trois, et que ceux-là avaient même menacé de se fournir ailleurs, si les prix ne baissaient point assez pour leur rembourser au moins le prix du bac.

— Bah! on suivra les ordres de ces gens-là! s'écria Jonas. Vous verrez qu'il faudra leur donner pour rien tout ce qui leur convient dans la boutique. Non, non. On ne rabattra pas un denier. Le boursilleur de vis-à-vis doit quitter la place; et puis, quand ce parélie sera une fois disparu, c'est alors qu'éclatera la force de mes rayons, que je grillerais la canaille qui s'amuse de ce nuage passager, de manière à la faire suer jusqu'au sang.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda M^{me} Boulling; tout ce que tu dis-là est de l'hébreu pour moi.

— Parce que tu es une oie, répondit le tendre époux. Je dis que si jamais je règne seul à Fehdingue, je prétends tripler le prix de mes marchandises.

— Ah! bien parlé, cela, cher Jonas. Oh! si nous pouvions encore régner ici!